

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

183 | 2007

Comment être parents ?

Samia Naïm, ed. *La Rencontre du temps et de l'espace. Approches linguistique et anthropologique*

Paris, Peeters, 2006, 267 p. (« Selaï » 433)

Jean-Louis Siran



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/9721>

DOI : 10.4000/lhomme.9721

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2007

Pagination : 213-216

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jean-Louis Siran, « Samia Naïm, ed. *La Rencontre du temps et de l'espace. Approches linguistique et anthropologique* », *L'Homme* [En ligne], 183 | 2007, mis en ligne le 28 juin 2007, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/9721> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.9721>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Samia Naïm, ed. *La Rencontre du temps et de l'espace. Approches linguistique et anthropologique*

Paris, Peeters, 2006, 267 p. (« Selaï » 433)

Jean-Louis Siran

- 1 CHERCHEURS OU ENSEIGNANTS, nous n'avons jamais été formés qu'à travailler à l'intérieur des frontières de la discipline que nous pratiquons, sans trop nous préoccuper de savoir si ce que nous faisons ne pourrait pas intéresser des collègues de disciplines voisines, et encore moins nous soucier des petits aménagements d'écriture qui pourraient rendre possible une interrogation croisée. D'où la difficulté de tout travail interdisciplinaire. Alors comment rendre justice à un ouvrage comme celui-ci, qui rassemble des contributions de linguistes et d'anthropologues, quelques-unes de haute volée, mais dont la « rencontre » a été, me semble-t-il, manquée ? – Les anthropologues s'adressent aux anthropologues, les linguistes aux linguistes.
- 2 On le regrettera d'autant plus qu'il arrive à deux linguistes, au moins, de se « lâcher ». Mais ce sont des linguistes d'un genre un peu particulier : chercheuses au Lacito (Laboratoire de langues et civilisations à tradition orale) depuis de nombreuses années.
- 3 Ainsi Véronique de Colombel, après quinze pages sans doute tout à fait stimulantes pour un praticien de sa discipline mais quelque peu fastidieuses pour tout autre (il s'agit d'un strict et austère inventaire des différentes marques du temps dans le syntagme verbal ainsi que dans les lexèmes et morphèmes indépendants), nous signale subitement, à sa dernière page, un « schème conceptuel original », en l'occurrence un morphème, suffixé au radical, « qui réunit les notions d'intériorité et d'achèvement, comme si l'achèvement était issu d'un mouvement centripète vers le centre que représenteraient le village et la maison [...] l'espace socialisé serait fait de cercles concentriques depuis la borne centrale matérialisée par la maison, en passant par l'étape intermédiaire que représente le village ou la croupe montagneuse où réside le lignage, pour atteindre le piémont qui donne accès au territoire plat de la brousse ». On excusera cette longue citation : mais que n'a-t-elle centré là sa contribution, plutôt que

de nous mettre cette cerise interdisciplinaire sur un biscuit qui ne l'est guère ? L'autre linguiste dont la contribution intéressera immédiatement les anthropologues est Samia Naïm. Elle est même probablement la seule (avec l'anthropologue Isabelle Leblic) à tenter d'intégrer les deux « approches » dans sa recherche – exercice auquel elle se livre, à vrai dire, depuis longtemps. Son étude sur « Les cadres temporels du déplacement » (dans les parlers yéménites de la mer Rouge) montre que, s'agissant par exemple de déplacements dans le voisinage, deux familles lexicales s'opposent l'une à l'autre. Ainsi « rentrer à la maison » se dira de deux formes verbales différentes selon que ce retour s'effectue le matin ou l'après-midi. Comment expliquer une telle opposition lexicale ? En la renvoyant à un « mode culturel de découpage de la journée » : « le matin, les déplacements mènent les enfants à l'école, les femmes sont chez elles et les hommes au travail puis au marché » (p. 91), tandis que l'après-midi les femmes se rendent visite de maison en maison dans le voisinage. Mais dès lors que les déplacements n'ont plus pour borne la maison et que leur ancrage reste à contextualiser, on utilise des verbes beaucoup plus généraux, abstraits, de dimension purement spatiale.

- 4 L'analyse du langage de la parenté chez les Kanaks de langue païci, à laquelle se livre Isabelle Leblic, laisse apparaître deux temporalités totalement différentes. La question « qui es-tu ? » semble aussi bien pouvoir se dire « d'où viens-tu ? » ou plutôt « par quel chemin es-tu venu ici (toi/tes ancêtres) ? » « Les patronymes sont aussi des toponymes » (p. 66), ou plutôt des « chronotopes » (terme qu'Isabelle Leblic emprunte à Bakhtine pour mieux exprimer « l'indissolubilité du temps et de l'espace »). Réserve faite de ce que les généalogies sont aussi « des constructions qui peuvent être composées au coup par coup, en fonction des interlocuteurs » (p. 65), elles représentent « autant le temps que l'espace puisqu'elles sont à la fois une succession d'ancêtres et de parents et un itinéraire » (p. 60). On a là un temps continu, linéaire : départ, étapes et arrivée. Mais il est aussi un tout autre temps : celui que les termes de parenté (ou plus précisément les termes d'adresse) construisent comme cyclique, ou hélicoïdal. C'est par les mêmes termes que je m'adresserai à mes arrière-grands-parents, à mes frères et sœurs, et à mes arrière-petits-enfants. On n'est plus du tout là dans le linéaire des itinéraires/généalogies, mais bien plutôt dans une sorte d'éternel retour. Schème formellement homologue à ce que rapporte un récit d'origine dicté par Pierre Poinrinpoéa et publié en son temps par Jean Guiart, où il est dit que la terre a d'abord été enroulée en spirale. G. Poédi (cité par Isabelle Leblic pp. 71-72) parlait d'un « temps absolu [...] où le passé et le futur se rencontrent, où les morts et les vivants se rejoignent [...] où la mort et la naissance se confondent [...]. C'est la raison pour laquelle le Je et le Nous se superposent et se confondent parfois et que la distance entre l'arrière-grand-père et moi est nulle ».
- 5 Mais si le lecteur que je suis regrette qu'une interrogation croisée entre les deux approches n'ait pas été poursuivie beaucoup plus avant, ce n'est guère que la frustration d'un désir personnel qu'il exprime là, à la lecture un peu hâtive et en quelque sorte subliminale d'un titre qui ne s'engage en fait en rien vers une « rencontre » *entre linguistes et anthropologues...* L'objectif de l'ouvrage est en fait tout autre, et clairement défini par Samia Naïm dans l'introduction : les approches cognitives de la relation espace-temps laissent apparaître deux points de vue opposés. Le premier met en valeur la prégnance, dans les représentations comme dans l'expression, d'un transfert de l'espace au temps (Lakoff et Johnson, par exemple) ; le second (Langacker, Pottier, Hagège pour ne citer qu'eux) récuse « toute ordination »

entre espace et temps. Quand Lakoff et Johnson mettent en évidence l'existence de métaphores servant à désigner des phénomènes temporels par des images spatiales, ils trouvent de quoi nourrir leur argument dans des exemples empruntés aux langues indo-européennes. *Qu'en est-il dans d'autres langues ?* – Question posée aux linguistes de terrain tels que ceux qui sont invités ici. *Existe-t-il des cultures moins « spatialisantes » que d'autres ?* – Question posée aux anthropologues celle-là. – À chacun donc, de travailler dans sa discipline !

- 6 Les deux langues africaines présentées permettent de mesurer toute la difficulté de la question. En bafia (langue bantoue du Cameroun qu'étudie Gladys Guarisma), le lexique référant à l'espace est plus riche que celui qui a trait au temps, mais les deux semblent bien totalement indépendants l'un de l'autre. Quant à l'expression du temps dans la forme verbale, elle ne se fait pas au moyen de « temps » du verbe, mais par une combinaison de morphèmes à valeur aspectuelle et modale. Un exemple : ce qui se dirait en français au moyen d'un plus-que-parfait se dira en bafia en suffixant au radical verbal un morphème modal désignant « une action tenue comme préalable à la réalisation d'autres actions ». Il est bien un morphème désignant une « distance » pouvant être aussi bien spatiale ou temporelle, mais c'est la traduction française qui spatialise un terme apparemment neutre en bafia.
- 7 En Ouldémé (la langue tchadique étudiée par Véronique de Colombel), l'essentiel va se dire en croisant deux modalités : l'une réfère au locuteur (selon qu'il « assume » ou non son énoncé ; il suffit là de deux voyelles différentes pour marquer cette opposition binaire), l'autre à ce dont il est question (l'opposition ternaire entre ton moyen/ton haut/ton bas permet de distinguer entre ce que l'auteur nomme « réel », « potentiel » et « non potentiel » – sans doute est-il bien difficile d'exprimer en français de telles oppositions...). Il suffit de combiner ces marques minimales (belle économie de moyens !) pour obtenir par croisement six modalités. L'important pour notre propos est que ces six modalités fonctionnent aussi bien dans l'espace que dans le temps et sans qu'aucune de ces deux dimensions prévale en rien sur l'autre : demandez, par exemple, où est la maison de tel ou tel, si l'on vous répond au réel x assumé, c'est qu'elle est à côté, au potentiel x assumé, c'est quelle est visible, mais un peu plus loin, au potentiel x non assumé, c'est qu'elle est dans le village mais qu'on ne la voit pas, au non potentiel non assumé, c'est qu'elle est dans un village lointain. Demandez si on a vu tel ou tel homme, on vous répondra au réel x assumé si on vient de le voir, au potentiel x assumé si on l'a vu dans la journée, au potentiel x non assumé si on l'a vu au marché de la semaine dernière, au non potentiel x non assumé si ça fait plus d'une lune. Tout cela étant bien sûr enrichi par des suffixes marquant l'aspect, l'actance ou le mouvement, ainsi que par des compléments de lieu ou de temps, des nominaux, donc, lesquels concerneront exclusivement soit le temps, soit l'espace. À quelques exceptions près : « jour » se dira « soleil », « mois » se dira « lune », et « semaine » « marché », durées ou moments désignés d'ailleurs moins par « l'espace » comme tel que par l'objet visible ou l'activité qui peut en être l'emblème.
- 8 Abordant le problème d'un tout autre point de vue, Jean-Charles Depaule montre qu'il est deux manières possibles de décrire un espace (il s'appuie pour ce faire aussi bien sur des pages de romans, des histoires de vie, des notes ethnographiques ou des guides de voyage : toutes sortes d'écrits, donc). La première « embrasse en un seul regard [...] la configuration d'un lieu et en analyse les diverses parties » (p. 9), « elle produit une représentation comparable à un relevé dessiné en plan ou en coupe ». C'est « le regard

de Dieu », en quelque sorte : il est synthétique, synoptique. Il en est une autre, en revanche, qui « tantôt épouse le déplacement, continu ou non, d'un regard qui balaie un panorama [...], tantôt mime la déambulation plus ample d'un corps qui, en cheminant, découvre, explore, arpente des lieux »... (p. 7). Si le temps n'est ici, bien évidemment, aucunement constitutif de l'espace comme tel, il l'est, fondamentalement, de son aperception. Il peut être aussi bien, en chacun de ces lieux, et perpendiculairement, en quelque sorte, au parcours, la dimension d'une remémoration : d'un âge où telle boutique était mieux achalandée qu'aujourd'hui, ou du saint qui repose là sous le sol de telle mosquée : « La rencontre/de l'espace/avec le temps se produit ainsi sur deux plans qui s'articulent : celui qui construit la mobilité du récit descriptif et celui d'un temps à profondeur variable – quotidien, biographique ou historique – qui croise le précédent » (p. 29).

- 9 Et voici qu'enfin le lecteur se voit gratifié, pour le coup, de la rencontre qu'il n'attendait plus : celle de l'anthropologie avec la linguistique. Car Christiane Pilot-Raichoor, qui analyse une ballade en langue badaga (langue dravidienne de l'Inde du Sud), oppose nettement parties narrées et parties chantées : « Dans les parties narrées [écrit-elle en se référant explicitement à la contribution de Jean-Charles Depaule] on a une vue globale, synthétique, de la scène. Le narrateur domine la situation et visualise simultanément le point de départ et le point d'arrivée, établissant un vecteur d'orientation » (p. 46), ce qui se marque dans l'énoncé par un emploi de l'ablatif et du datif. « Dans les parties chantées, au contraire, c'est sur le personnage lui-même que se fixe le point de vue et l'auditeur progresse en même temps que le héros » (*ibid.*) ; ce qui se marque par une désignation des différents lieux au locatif : le héros étant toujours, par définition, là où il est... « En termes de grammaire cognitive, le traitement du déplacement est "profilé" différemment, centré dans le second cas sur le sujet/trajecteur », conclut-elle, se référant à Langacker.
- 10 Élisabeth Motte-Florac traite d'un trouble psychosomatique chez les Purepecha du Mexique : la frayeur, due – et c'est là ce qui justifie, semble-t-il, la présence de cette contribution – à l'irruption d'un monde (espace/temps de l'invisible) dans un autre (celui des activités quotidiennes). Plus cohérente avec les autres, l'étude de la langue purepecha par Claudine Chamoreau montre que « les fonctionnels qui permettent de se référer au temps expriment en premier lieu », c'est l'introduction de Samia Naïm que je cite ici, « une localisation spatiale ». J'insisterai pour ma part sur un aspect secondaire mais essentiel de ce travail : sa caractérisation du destinataire comme *co-locuteur* (Bakhtine disait qu'un texte a toujours deux auteurs : celui qui l'écrit et celui qui le lit – la référence est ici explicite). Claudine Chamoreau montre de manière très convaincante que pour interpréter, aux niveaux temporel, aspectuel et modal, un récit qui s'énonce à « l'infinitif narratif », le « co-locuteur » est amené à mettre en œuvre différents types de « stratégies » qui sont autant de manières de « construire des ponts à travers le texte » (pp. 212-213).
- 11 Signalons pour finir une contribution de Bertrand Gérard en parler lacanien qui m'est restée d'autant plus obscure que les nombreux schémas topologiques ont encore aggravé mon incompréhension. D'autres entendront sans doute tout cela mieux que moi. J'ose à peine dire qu'en revanche toute l'ethnographie concernant les anciens autels et les mauvais morts (c'est de Tahiti qu'il s'agit) m'a paru très riche, car l'ambition de l'auteur n'est manifestement pas là. Question de formation, encore une fois, et du peu d'entraînement que nous avons à prendre en compte la réception de ce

que nous écrivons – difficulté qui est le lot de chacun d'entre nous, comme je le disais au début de ce compte rendu.

AUTEUR

JEAN-LOUIS SIRAN

CNRS, Langues et civilisations à tradition orale, Villejuif.
siran@wanadoo.fr